

TAHAR BEN JELLOUN

de l'Académie Goncourt

**Ils se sont
tant aimés**

Les amants de Casablanca, 2

roman

nrf

GALLIMARD

TAHAR BEN JELLOUN

de l'Académie Goncourt

ILS SE SONT
TANT AIMÉS

Les amants de Casablanca, 2

r o m a n

nrf

GALLIMARD

*À la mémoire de Bernard Pivot
qui, après avoir lu Les Amants
de Casablanca, m'avait demandé
d'écrire une suite. Merci Bernard.*

Résumé des *Amants de Casablanca*

Lamia et Nabile sont étudiants à Paris, elle en pharmacie, lui en pédiatrie. Rencontre. Coup de foudre. Ils s'aiment, rentrent à Casablanca et se marient. Elle vient d'une famille aisée. Lui, plutôt modeste. Le père de Lamia lui achète une pharmacie et lui donne un terrain pour y construire une villa.

Lamia, ambitieuse, prend la tête d'une usine de médicaments génériques. Nabile, humaniste, ne fait pas payer leur consultation aux plus pauvres. Ensemble, ils ont deux enfants, Mehdi et Yasmine, et adoptent une petite orpheline, Najat.

C'est un couple heureux, jusqu'au jour où, en 2016, Lamia en larmes avoue à son mari : « Il m'a quittée, et je te quitte. » Lui, c'est Daniel, un amant, séducteur sans scrupules.

Nabile et Lamia divorcent après plus de dix ans de mariage. Nabile se remarie avec Saïda, son assistante au cabinet médical. Lamia épouse Ali, un cousin beaucoup plus âgé qu'elle. Mais leur amour, malgré l'adultère, la trahison et le divorce, n'est pas mort. Ils continuent de se voir clandestinement, comme des amants.

Lamia n'avait jamais imaginé qu'Ali, son mari, partirait dans son sommeil, un matin de novembre où le ciel était encombré de nuages lourds et menaçants.

Il avait l'habitude de se réveiller avant elle. Il s'installait dans la cuisine, allumait la radio pour écouter les informations, buvait son café tout en fumant sa première cigarette. Vers huit heures, il apportait à sa femme son petit déjeuner sur un plateau, sans oublier, comme dans certains films, d'y ajouter une rose dans un verre.

Ce matin-là, il ne s'était pas réveillé. Lamia s'était dit qu'il avait peut-être besoin de récupérer, vu que la veille ils s'étaient attardés à une soirée organisée par son neveu, rentré de Montréal, pour leur présenter sa fiancée, une belle femme, plus grande que lui, blonde et mince. Une taille de mannequin. Justement, c'est ce qu'elle faisait comme travail en dehors de ses heures à l'université.

Sous la douche, une intuition saisit Lamia au point qu'elle s'interrompt, enfila un peignoir et sortit en courant voir son mari. Elle posa sa main encore mouillée sur son front. Il était glacial. Elle s'effondra en appelant la femme de ménage et le chauffeur, Lahcen, pour constater ce qu'elle craignait. Celui-ci, bon croyant, prononça

les prières de circonstance. « Nous sommes à Dieu, à Lui nous retournons », « Qu'Allah accueille son âme dans Sa miséricorde ».

Lamia, avant même de prévenir ses parents, appela son ex-mari Nabile, médecin, qui accourut comme à son habitude. Il constata le décès. Puis il murmura : « Une belle mort. » Pour Lamia, la mort ne pouvait être belle. Elle demanda à sa mère de lui apporter des habits blancs pour le deuil. Pendant ce temps, la femme de ménage couvrit les miroirs et la télévision de draps blancs.

Tout d'un coup, un silence étrange régna dans la maison. Une tristesse sèche, lourde. Le père de Lamia se chargea de prévenir les laveurs de morts et d'appeler un de ses amis pour trouver une tombe dans le cimetière Chouhada. Il donna aussi de l'argent à Lahcen afin qu'il organise les préparatifs nécessaires pour accueillir les proches.

La tradition veut que le jour du décès, la famille ne cuisine pas. On pose sur la table du pain, des olives, du beurre et du miel. Un traiteur fut appelé. On lui commanda trois dîners pour une centaine de personnes. Pendant que les tolbas récitaient le Coran, on installa des tables pour le déjeuner.

Le corps dans son linceul blanc reposait au milieu du salon. Un encens du paradis inondait la maison.

En moins de deux heures, tout était prêt. Il fallait enterrer le défunt soit à la prière de midi, soit à celle de l'après-midi.

Il y eut beaucoup de monde. D'abord les voisins, puis la famille proche et les collègues de travail. Le défunt était aimé de tous. C'était un brave homme, conciliant, jovial et aimant. Le notariat ne l'avait pas abîmé. Depuis sa retraite, il avait ses habitudes dans le café boulevard Bir Anzarane. Le patron et certains clients vinrent présenter leurs condoléances.

L'amour d'Ali pour Lamia avait été profond et sincère. Pudique, il n'en parlait pas. Il n'avait jamais dit à sa femme « je t'aime », par exemple. Mais il avait à son égard des gestes de respect et de tendresse. Il l'admirait, lui laissait toute liberté dans sa vie professionnelle, ne posait jamais de questions sur ses absences. Un mari idéal. Le sexe était secondaire pour lui. Il aimait s'endormir à côté d'elle en lui caressant la poitrine, mettre sa tête entre ses seins et se laisser glisser dans un sommeil doux.

Lamia l'aimait bien, mais n'était pas amoureuse. Cela, il le savait ; elle l'avait prévenu. Il lui avait répondu : « Ça viendra avec le temps. » Il lui disait : « L'amour, même quand il n'est pas partagé, plus on en donne, plus on en a et il nous aide à vivre. J'ai quelques années devant moi, tu connais mon âge, mais j'ai toujours de l'amour à donner. J'ai besoin de tendresse. Et pour ça, je sais que je peux compter sur toi. Je ne te demande rien d'autre. Mon bonheur, c'est de te savoir heureuse. » Elle riait en douce puis ils passaient à autre chose. Ils avaient vingt-cinq ans de différence et étaient tous deux divorcés. Ils s'étaient entendus pour vivre sans heurt. L'ombre de Daniel, le fauteur de troubles, celui avec qui Lamia avait vécu une passion torride, ce qui l'avait amenée à quitter son premier mari, avait fini par disparaître. Elle ne pensait plus à ce séducteur professionnel qui avait ruiné sa vie de famille.

Elle pleura en voyant ce matin-là Ali serré dans un drap blanc, avec à la place des yeux deux demi-dattes. Elle mesurait la bonté de cet homme, et combien sa présence avait été légère et bénéfique. Il lui parlait souvent des voyages qu'il voulait faire avec elle ; il la faisait rêver en décrivant Pétra, cette ville dans les roches de la Jordanie, ou en évoquant la côte ouest des États-Unis. Il avait connu ces lieux dans une autre vie et ne désespérait pas de l'y emmener un jour.

Comme d'habitude en ces circonstances, un salon était réservé aux femmes et le reste de la maison était pour les hommes. Les lecteurs du Coran se dandinaient en fermant les yeux. L'un d'eux avait prévenu le père de Lamia qu'ils avaient deux autres enterrements à assurer ce jour-là. Ils devaient faire vite et réciter des sourates pas trop longues. Ils terminèrent la séance en adressant quelques prières pour que l'âme du défunt arrive en bon état là où elle devait aller. Dès que le mot « Amen » fut prononcé, les quinze quidams se précipitèrent vers la sortie où l'on leur donna, en plus de leur salaire, un pain et des figues sèches. Telle était la tradition.

Une dame venue présenter ses condoléances s'approcha de Nabile avec un enfant malade. Il l'ausculta dans une pièce vide et la rassura. Le gosse pleurait parce qu'il avait une otite. Le médecin lui prescrivit les médicaments adéquats puis lui dit de revenir le voir si ça s'aggravait. Lamia fit remarquer à son ex-mari que ce n'était pas le moment de soigner des enfants. Il ne répondit pas et se mêla aux hommes qui s'apprêtaient à mettre le défunt sur un brancard.

La tradition musulmane impose que le mort soit enterré le jour même du décès. Il faut vite se débarrasser du corps, objet sans intérêt pour la foi. Seule l'âme compte. On raconte que les compagnons du prophète Mohammad gardèrent son corps trois jours durant avant de l'enterrer. Une odeur désagréable se dégageait du défunt, accentuée par la chaleur. Ce serait plutôt pour cette raison qu'il est recommandé d'enterrer le mort au plus vite.

Une trentaine de voitures suivaient l'ambulance mortuaire. Nabile avait pris avec lui le neveu du Canada qui parlait trop. Celui-ci évoquait la possibilité de se marier avec Karen, la mannequin. Nabile lui signifia que ce n'était pas le moment de parler de ça.

— Un peu de respect !

— Oui, tu as raison, pardon.

Il sortit de sa poche un paquet de cigarettes, en proposa une à Nabile qui refusa, puis se mit à fumer.

— Il n'est pas question que tu entres au cimetière la cigarette au bec, l'avertit Nabile. Pas de téléphone non plus. S'il te plaît, un minimum de respect pour le défunt.

L'enterrement se déroula à une vitesse hallucinante. Le corps fut déposé dans la tombe, sur le côté et non sur le dos, comme le veut l'usage. Il fut recouvert de terre, en même temps que des prières étaient dites dans le vacarme infernal de l'autoroute qui passait juste à côté.

Vingt minutes, pas plus. Voilà, Ali n'existait plus. Il était dans le trou. Entre sa mort qui avait dû survenir vers huit heures du matin et sa mise en terre, moins de six heures avaient passé.

Retour à la maison. Les femmes n'avaient pas bougé. Elles n'avaient pas le droit d'accompagner le mort, mais iraient le vendredi prier sur sa tombe. Saïda cherchait du regard son homme Nabile, vêtu de blanc, en sérual et djellaba. Il s'affairait avec son ex-beau-père aux préparatifs en attendant l'arrivée du traiteur. Au menu : couscous suivi d'un tajine de poulet aux pruneaux, et fruits en dessert.

Les enfants de Nabile et Lamia, Mehdi et Yasmine, qui étudiaient à l'université Mohammed VI à Rabat, arrivèrent, bouleversés de voir leur mère en pleurs. Ils aimaient bien Ali. Mehdi raconta, impressionné, qu'il était en classe avec le prince héritier Moulay el-Hassan. Son grand-père s'en moquait, ce n'était pas le moment de parler de cela. Yasmine jouait sur son téléphone. Najat, leur sœur adoptée, pleurait comme si c'était son père qu'elle venait de perdre.

Quant à Lamia, elle était méconnaissable. Elle se regarda dans le miroir de la salle de bain. Non maquillé, son visage portait les marques de son âge, une bonne cinquantaine d'années. Elle passait en revue les parties de son corps qui accusaient le coup. Sa poitrine n'était plus ferme. Elle avait du ventre. Ses fesses tombaient un peu. Des larmes de colère coulèrent sur ses joues, elle regrettait d'avoir toujours refusé de faire quelques aménagements chez le chirurgien esthétique. Puis elle essuya ses larmes et sortit pour faire l'effort de recevoir les femmes venues lui présenter leurs condoléances. Cette mort – si douce d'un côté, si brutale de l'autre – l'avait dévastée. Elle fit appeler Nabile et lui parla à l'oreille :

— *Please*, cette nuit, ne me laisse pas seule. Débrouille-toi, j'ai besoin de toi pour me consoler.

— Et Saïda ?

— Tu trouveras quoi lui dire, je te fais confiance.

Quand tout le monde fut parti, Nabile prit ses enfants avec lui pour leur parler. Puis discrètement, il rejoignit Lamia qui pleurait encore. La femme de ménage avait changé les draps de la chambre à coucher et avait ouvert les fenêtres pour faire disparaître l'odeur de la mort. Elle était convaincue que la mort avait une odeur, difficile à décrire, mais qui s'imposait avec violence. Lamia lui dit que ce n'était pas la mort qui dégageait cette odeur mais le corps, quand il n'était pas enterré le jour même du décès.

Nabile ne put fermer l'œil. Il fallait dire des mots tendres à son ex-femme, lui caresser l'épaule et lui assurer qu'il ne la quitterait pas cette nuit. Il précisa :

— Mais demain matin, je m'éclipserai avant que la maisonnée se réveille. Un peu de pudeur !

Lorsque au petit matin il rentra chez lui, Saïda, qui était aussi son assistante, était en train de se préparer pour se rendre au cabinet médical. Elle ne lui posa pas de questions. Il était si fatigué qu'il s'allongea sur le lit et s'endormit tout habillé. Il se réveilla vers midi et courut à ses consultations.

Lorsqu'il arriva, Saïda, tout en restant professionnelle, ne cacha pas sa mauvaise humeur. Ils se parlèrent à peine. Nabile savait qu'à un moment ou à un autre, elle allait lui demander des comptes. Il n'était pas prêt à lui en donner. Cette tension entre eux existait depuis longtemps, bien avant le décès d'Ali. Quelque chose s'était brisé. Entre eux il n'y avait plus de tendresse, plus d'attentions. Le couple était en crise. Nabile considérait que c'était passager, mais Saïda y voyait un problème plus profond et son intuition était juste.

Quand Nabile s'approcha d'elle, elle le repoussa :

— Je dois me libérer de toi. J'en ai assez de recevoir tes crachats et je n'ai pas l'intention de m'y noyer.

Nabile était sidéré. Il n'avait jamais craché sur qui que ce fût.

— C'est une image, prends-la comme tu veux. Je ne suis plus une petite bonne femme docile – docile parce que pauvre. J'ai besoin de respect, de dignité. Je ne veux dépendre de personne. Pour toi, tous les prétextes sont bons pour voir ton ex-femme. Mais dans la vie, il faut choisir.

Ils se remirent au travail. Nabile n'aimait ni les tensions ni les conflits et faisait tout pour les éviter. Mais Saïda, plus lucide que lui, était résolue à ne plus se taire et à poser le problème clairement. Il se demanda s'il était capable de continuer cette relation, rendue complexe par le travail qui s'y mêlait. Il songea qu'il lui fallait trouver une autre assistante, avant de se séparer de Saïda. C'était évident dans son esprit, mais il n'en laissa rien paraître, plus par manque de courage que par tactique.

Nabile n'était pas obsédé par l'âge, mais lui aussi sentait que la vie passait, que son corps s'affaissait, que ses muscles se ramollissaient. Il avait un léger embonpoint et cela le dérangeait. Des séances de sport s'imposaient. Il s'était inscrit à la salle Belleforme au coin de la rue. Tous les matins, il s'y rendait pour s'entretenir physiquement et perdre quelques kilos. Il savait que, passé la cinquantaine, les problèmes commençaient. Il avait fait un bilan lipidique et prostatique. Les triglycérides étaient élevés, la prostate un peu grosse. Le médecin lui avait confirmé qu'il devait perdre du poids. Restait le stress, qu'il ne maîtrisait pas. Hyperémotif, ses réactions étaient souvent exagérées. Ces derniers temps, il se disait en se regardant dans le miroir après s'être pesé : « Je vais me prendre en main avant que ce soient les autres qui m'incitent à le faire. »

LAMIA

En me réveillant ce matin, je me suis dit : « Tu es trop jeune pour être veuve. » Je suis une femme divorcée, puis remariée, et me revoilà sans homme. Étrange situation qu'aucune femme dans la famille n'a connue avant moi. Heureusement que Nabile est là. Il a une capacité extraordinaire à accorder son pardon en silence. Il n'oublie pas, ni ma trahison ni la manière atroce dont s'est passé notre divorce, mais il n'en dit mot et il est toujours là. C'est une force, un don, une attitude que j'apprécie et que je rêve d'avoir un jour. Cette force lui vient de son éducation et de son humilité. C'est un homme qui a des valeurs. Je sais qu'il n'est pas comme les autres. C'est pour cela que je l'ai aimé et que cet amour n'est pas tout à fait éteint.

Je lui dois tant. Je suis soulagée de l'avoir à mes côtés en ces jours de deuil. Une de mes tantes m'avait dit : « Tu sais, tu ne te rends pas compte de la chance que tu as d'avoir épousé Nabile ; un Marocain de cette qualité, ça ne court pas les rues ! Fais attention, ne le perds pas ! » Elle avait raison, mais mes pieds ont glissé. J'aime cette expression typiquement marocaine : on dit d'une femme infidèle que ses pieds ont glissé. Les miens ont non seulement glissé, mais ils m'ont emportée vers la

passion jusqu'à la chute. « Plus dure sera la chute ! » m'avait prévenue mon amie Kenza qui aime les femmes mais connaît si bien les hommes.

J'apprécie que Nabile reste avec moi ces jours-ci et je ne désespère pas qu'un jour il me revienne comme avant, au temps où l'amour dictait nos actes.

Mes pensées sont claires à présent. La voie est libre et mon chemin est tracé. J'aimais bien Ali, mais ce n'était pas l'homme qu'il me fallait. Notre couple a tenu grâce à son humour, et parce qu'il me laissait la liberté d'aller et venir. Je ne l'ai jamais trompé, même si le sexe me manquait. Sauf avec Nabile.

À présent, en bonne femme d'affaires, je dois mettre de l'ordre dans ma vie et ma famille : d'abord les enfants. Notre fils Mehdi est un Casaoui pur jus. Il a tous les défauts de cette jeunesse qui ne pense qu'à l'argent. Ses études, il les fait avec l'idée fixe de gagner le maximum de pognon. C'est un cas désespéré mais je sais que je n'aurai pas à m'en faire pour lui. Yasmine, elle, est romantique. Elle terminera ses études à la fin de l'année. Elle ne sait pas encore ce qu'elle fera. Quant à Najat, notre fille adoptive, elle fait partie intégrante de la famille. Elle est un peu plus jeune que Yasmine et Mehdi, mais plus avancée dans la vie : après de brillantes études de pharmacie et de biologie, elle a pris en main ma pharmacie et se prépare à rejoindre l'usine des médicaments génériques. Elle prendra ma place et j'en suis fier.

La femme dont l'enfant souffrait d'une otite était de retour, mais sans son fils. Dès que Nabile la vit, il lui demanda si son fils allait mieux.

— Oui, beaucoup mieux, je suis venue vous remercier et régler ma consultation.

— Merci, voyez ça avec mon assistante.

— Mais c'est à vous que je souhaite remettre l'argent ; c'est important pour moi. Voilà, deux cents dirhams, c'est bien ça ?

— Oui, c'est ça.

Saïda comprit qu'elle lui tournait autour. Elle la pria de s'en aller, d'autres patientes attendaient. La journée fut longue et fatigante. Nabile travailla sans relâche jusqu'à oublier de manger le sandwich que lui avait préparé sa femme. Le soir, Saïda lui demanda où il avait passé la nuit.

— Dans la maison du défunt.

— Où as-tu dormi ?

— Mais qui te dit que j'ai dormi ? Tu ne vois pas que je suis claqué, que j'ai eu du mal à travailler toute la journée ? Je n'ai pas fermé l'œil.

— Tu as passé la nuit avec elle.

Après un silence, il lui avoua qu'il avait veillé Lamia qui avait besoin de quelqu'un pour la consoler.

— Évidemment, elle n'a trouvé que toi ! Et tu étais candidat... Monsieur était là par hasard pour apporter du réconfort à son ancienne épouse éplorée après la perte brutale d'un mari de substitution.

— Un peu de respect, s'il te plaît.

Saïda sentait que, maintenant qu'Ali n'était plus là, la route était libre pour que Lamia reprenne sa relation avec son ancien mari. Elle n'avait pas tort. Intelligente et intuitive, elle imaginait aisément la suite.

— Je n'ai plus ma place dans cette histoire, dit-elle à Nabile.

Il ne fit aucun commentaire.

— Tu vois, ajouta-t-elle, imagine que tu es un romancier ou un metteur en scène : c'est le moment où tu retires mon personnage du roman ou de la pièce de théâtre. Je ne sers plus l'intrigue, je suis de trop, encombrante, je dois laisser la place à d'autres rôles et à d'autres événements. Ainsi tu allégeras ton récit. Tu n'auras plus à te charger d'un personnage qui ne t'est plus utile. Je n'ai jamais vraiment réussi à entrer dans ton cœur, ça, tu le sais. Alors, ton roman m'est interdit. J'en sortirai sans faire de bruit. Trouve-toi dès demain une autre assistante, et un conseil : qu'elle soit vieille et moche, en tout cas plus âgée et moins jolie que moi. Tu m'as assez piétinée !

Nabile, immobile, fixait un point sur le sol. Aucun mot ne sortait de sa bouche. Il lui tendit les bras, mais Saïda ne s'approcha pas. Elle ramassa ses affaires pour les fourrer dans un vieux sac de supermarché ; la tête baissée, elle retenait ses pleurs.

Dès qu'elle mit le pied dehors, ses larmes se mirent à couler. Elle marchait en regardant par terre, ne sachant où aller. Elle se rendit chez sa mère, malade et sans le sou. Celle-ci l'avait prévenue : ces gens-là ne sont pas pour nous, et nous ne sommes pas pour eux non plus. Saïda avait fait valoir les sentiments, l'émotion et la bonté de Nabile. Mais toutes ces qualités avaient disparu avec les manigances de Lamia, cette bourgeoise ambitieuse qui avait réussi à reprendre son ex-mari en cachette et à le détourner définitivement de son nouveau mariage. Sa mère lui rappela un dit attribué au prophète Mohammad, parlant des femmes : « Leur capacité de nuire est incommensurable. » Saïda ne put s'empêcher de réagir :

— Mais moi, je n'ai nui à personne. J'ai été honnête, j'ai suivi mes sentiments ; ils m'ont égarée et m'ont fait accepter une situation que je savais condamnée d'avance. Je me suis installée dans un roman à l'eau de rose, et depuis quelque temps, l'eau s'est mise à puer. Il fallait déchirer les pages, sortir de ce chapitre et abandonner définitivement ce mauvais livre. Oui, j'ai été naïve et romantique. Ça arrive souvent aux jeunes femmes sans expérience.

Sa mère comprit qu'il fallait l'aider :

— Nous sommes au Maroc ; tu crois que les femmes pauvres ont des droits ? C'est la loi du fric et de la puissance ; nous ne sommes ni riches ni puissantes. Alors, sache-le une fois pour toutes, que chacun reste à sa place.

Après un moment de silence et de larmes, la mère reprit :

— Une infirmière diplômée ne peut pas épouser un médecin spécialisé ; c'est comme une hôtesse de l'air qui rêverait de se marier avec un commandant de bord... Ton père et moi t'avons élevée dans cette réalité : nous sommes des gens modestes, nous ne pouvons pas prétendre à autre chose que ce que la vie nous a donné. Telle est la volonté de Dieu.

— Ne mêle pas Dieu à tout ça !

— Mais je ne parle même pas de Dieu... Dieu est grand et ne nous voit pas ; nous sommes petits, tout petits, ma chérie. Ce sont les hommes qui entretiennent notre pauvreté ; tu sais combien je me fais payer pour une soirée où je cuisine pour trente personnes dans ces villas cossues où l'alcool coule à flots ? Tu sais combien la patronne me glisse dans la main au moment de m'en aller ? Trois cents dirhams ! Pour plus de six heures de travail... C'est une misère. Je l'accepte, parce que je ne peux pas faire autrement ; en plus la patronne, comme si j'étais une mendicante, me donne un poulet entamé avant de me dire « À la prochaine » ! Chaque fois je me sens humiliée. Ces gens-là n'ont aucun problème à nous traiter de la sorte. Tout leur sourit. Ils ont tout et en plus, ils sont persuadés que Dieu les a favorisés, que c'est naturel qu'il y ait d'un côté quelques riches et de l'autre beaucoup de pauvres. C'est ainsi, on n'y peut rien, ma fille.

Saïda savait tout cela. Et pour la première fois, elle se rebella :

— Ça n'arrivera plus. Tu es la meilleure cuisinière de Casa ; dorénavant on va faire traiteur, oui, avec mes économies et avec ton talent, nous allons mettre sur pied la première entreprise de traiteurs femmes. On l'appellera « Les Traiteuses ».

— Ce n'est pas très joli, ça fait « entremetteuses » ! Non, on l'appellera « Assala » (authenticité). Ou alors, si tu veux, on pourrait même l'appeler « Djaja b kamounha » (la poule avec son cumin) !

Elles rirent, puis sa mère conseilla à Saïda de commencer par divorcer de Nabile et d'obtenir de lui une bonne compensation.

Créer une société de traiteur n'était pas simple. Il fallait investir dans un local et des employés. En attendant, les semaines suivantes, Saïda devint l'agent de sa mère et lui trouva plusieurs familles riches

qui avaient besoin d'une bonne cuisinière pour leurs événements. Elle parvenait à lui obtenir des arrhes allant jusqu'à mille dirhams par soirée, ce qui allait changer leur vie. Le mois le plus prospère était chaabane, juste avant le ramadan. Elle préparait une très bonne chbakia (gâteau au miel), une spécialité indispensable pour le mois de jeûne. Les gens faisaient la queue devant leur immeuble pour acheter la vraie chbakia avec du vrai miel, à la tradition fassie.

Quant à Saïda, elle posa une plaque à l'entrée de l'immeuble : « Saïda. Infirmière d'État. Service à domicile ». Des familles venaient la voir, certaines se souvenaient d'elle chez le docteur Nabile. Elle travaillait tout le temps. L'appartement était devenu une petite « usine » où tout le monde s'affairait.

Nabile devait en toute logique lui verser une pension compensatoire. Saïda avait vu une émission à la télé où une militante des droits de la femme divorcée rappelait que la nouvelle loi imposait au mari de verser une bonne somme pour réparer le préjudice causé à la femme.

Elle appela Nabile et lui demanda ce qu'il comptait faire. Divorcer, certes, mais aussi lui verser de l'argent. Comme en dépit de son statut de médecin il ne roulait pas sur l'or, il s'excusa presque.

— Oui, bien sûr, mais il va falloir que je demande à Lamia de me prêter cet argent.

— Tu fais comme tu veux, je sais que tu n'es pas un voyou. Qu'importe d'où vient l'argent.

NABILE

Le départ de Saïda a réveillé ma mauvaise conscience. Je me suis senti petit, sans envergure, malheureux. Elle avait raison. Elle n'avait pas trouvé sa place dans mon roman. J'ai été injuste. Je l'ai utilisée. Moralement, je suis condamnable. Mais l'amour n'a pas grand-chose à voir avec la morale. N'empêche, quand je l'ai vue sortir du cabinet en larmes, j'ai eu envie de crier, crier contre ma lâcheté, ma faiblesse. J'avoue n'avoir pas été amoureux de cette femme. Je l'estimais, je la respectais, mais je ne la désirais pas.

Après le divorce avec Lamia, je me suis senti seul et honteux. Lamia avait vécu une passion sans que je me rende compte de rien. C'est la trahison qui m'a jeté dans les bras de Saïda. Ce souvenir est une brûlure. J'essaie de ne plus y penser. Je croyais qu'avec le temps, j'y parviendrais. Mais il m'arrive de me réveiller en pleine nuit avec l'angoisse au ventre et je revois l'image de Lamia dans les bras de Daniel, ce voyou.

Pardonner, oui, oublier, non. C'est ma devise. Pourtant, le mieux serait d'avoir en sa possession une gomme magique qui, d'un coup, effacerait les mauvais souvenirs, une gomme qui ferait le propre dans les recoins de la mémoire. Il paraît qu'une bonne psychanalyse est capable de cela. Mais l'analyse n'est pas dans notre culture. S'allonger sur un

divan et raconter ses rêves ne fonctionne pas pour le citoyen marocain de classe moyenne. Il y a des résistances et de la méfiance. La psychothérapie est mieux acceptée – il m'est souvent arrivé de recevoir une mère en larmes parce que son enfant était trop agité, indiscipliné, impoli : je lui proposais de voir un psychothérapeute qui l'aiderait à identifier l'origine du problème et à mieux se comporter avec l'enfant.

Pour en revenir à mon amour pour Lamia, il passe par des paliers où je me sens démuné. De quoi est-il fait ? Pendant toutes ces années où nous étions divorcés, nous n'avons jamais cessé de nous voir en secret. Quand je m'éloigne d'elle, je me sens apaisé. Mais dès que je la retrouve, j'ai des frissons comme au temps de notre première rencontre.

Lamia organisa une grande soirée pour le quarantième jour suivant la disparition d'Ali. La maison était pleine, joyeuse, certains se demandaient si c'était une soirée religieuse ou une fête d'anniversaire. Élégamment vêtue de blanc – elle était toujours en deuil –, elle recevait ses amis avec enthousiasme. Nabile, choqué, ne disait rien.

Lui-même était en deuil de sa relation avec Saïda. Il l'avait aimée sans passion. Il s'était habitué à sa présence agréable. Pour la remplacer au cabinet médical, il avait engagé Halima, une infirmière qu'il avait connue à l'hôpital public Avicenne. Elle était compétente et mal payée : il lui proposa de doubler son salaire et de travailler avec lui. Mariée, mère de deux enfants inscrits dans une école privée, elle n'arrivait pas à joindre les deux bouts. D'autant que son mari, un brave homme qui faisait le taxi depuis son licenciement de l'usine de chaussures vendue à un entrepreneur turc, n'avait qu'une situation misérable : il louait le « petit-taxi » trois cents dirhams par jour, et son salaire correspondait à ce qu'il gagnait en plus. Tous les soirs, il passait déposer la somme due au Café de la gare, à un ancien militaire analphabète et grossier qui

possédait une dizaine de taxis, grâce à un grema (agrément) que l'armée lui avait offert pour sa retraite. Chaque fois que le mari sortait de sa poche les trois cents dirhams, il poussait un soupir, espérant un jour posséder son propre taxi.

Halima travaillait tout le temps. Heureusement que sa mère logeait chez elle et s'occupait de la maison et des enfants. Nabile savait tout cela, et se réjouissait d'avoir à ses côtés une bonne assistante, sérieuse et de confiance. Halima n'était « ni vieille, ni moche », malgré le souhait de Saïda. C'était une femme d'une quarantaine d'années, une femme du peuple. Et Nabile par son éducation respectait les gens modestes. Ce qui le différençait de Lamia, qui, sans le faire sciemment, se conduisait avec autorité avec le petit personnel.

Un jour sur deux, Nabile se rendait chez Lamia, pour la soutenir et ne pas rester seul. Il évoqua avec son ex-femme l'histoire de la pension compensatoire. Lamia s'y attendait :

— À combien s'élève le préjudice causé à cette pauvre femme ? Je payerai. Disons que je considérerai cela comme la zakat, l'impôt islamique que nous oublions de payer aux pauvres.

Nabile murmura le chiffre de cent mille dirhams.

— Ça fait dix millions de dirhams anciens ! C'est bon, demain tu auras un chèque à ton nom, car je ne sais même pas comment elle s'appelle.

Nabile sentit passer un vent d'humiliation. Devoir accepter de l'argent de son ex-femme le gênait, en même temps il considérait que, d'une façon ou d'une autre, cet argent était aussi le sien. Il s'imaginait lointainement associé avec Lamia dans ses affaires florissantes. Il jugeait qu'il avait participé à son succès, qu'il y était pour quelque chose. Lorsqu'ils étaient mariés, il la laissait travailler

en toute liberté, l'encourageait à investir et la conseillait. Cent mille dirhams ! Pour Lamia, ce n'était pas grand-chose. Il avala sa salive en songeant que c'était une couleuvre de plus.

Couverture

Titre

Dédicace

Résumé des Amants de Casablanca

1

Lamia

2

Nabile

3

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Citations : p. 67 et 74, Giuseppe Ungaretti, *Vita d'un uomo*, © Arnoldo Mondadori Editore, 1969 ; *Vie d'un homme*, « Chœurs », Éditions de Minuit, Éditions Gallimard, trad. Ph. Jaccottet, 1973 ; p. 153, René Char, *Recherche de la base et du sommet*, © Éditions Gallimard, 1955.

© Éditions Gallimard, 2025.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PARTIR, 2006 (Folio n° 4525)

GIACOMETTI. LA RUE D'UN SEUL suivi de VISITE FANTÔME DE L'ATELIER, 2006 (Folio n° 6224)

LE DISCOURS DU CHAMEAU suivi de JÉNINE ET AUTRES POÈMES, 2007 (Poésie/Gallimard n° 427)

SUR MA MÈRE, 2008 (Folio n° 4923)

AU PAYS, 2009 (Folio n° 5145)

MARABOUTS, MAROC, 2009, avec des photographies d'Antonio Cores, Beatriz del Rio et des dessins de Claudio Bravo

LETTRE À DELACROIX, 2010 (Folio n° 5086), précédemment paru en 2005 dans *Delacroix au Maroc* aux éditions F.M.R.

HARROUDA, 2010

BECKETT ET GENET, UN THÉ À TANGER, 2010

JEAN GENET, MENTEUR SUBLIME, 2010 (Folio n° 5547)

L'ÉTINCELLE. RÉVOLTES DANS LES PAYS ARABES, 2011

PAR LE FEU, 2011

QUE LA BLESSURE SE FERME, 2012

LE BONHEUR CONJUGAL, 2012 (Folio n° 5688)

LETTRE À MATISSE ET AUTRES ÉCRITS SUR L'ART, 2013 (Folio n° 5656)

L'ABLATION, 2014 (Folio n° 5922)

POÈMES, PEINTURES, en coédition avec Il Cigno GG Edizioni, 2015

LE MARIAGE DE PLAISIR, 2016 (Folio n° 6385)

ROMANS, 2017 (Quarto)

J'ESSAIE DE PEINDRE LA LUMIÈRE DU MONDE, en coédition avec l'Institut du monde arabe, avec un entretien de l'auteur par Éric Delpont, 2017

LA PUNITION, 2018 (Folio n° 6714)
LE MIEL ET L'AMERTUME, 2021, Folio n° 7092, 2022
L'INSOMNIE, 2019 (Folio n° 6867)
DOULEUR ET LUMIÈRE DU MONDE, 2019
LES AMANTS DE CASABLANCA, 2023 (folio n° 7092)

Dans la collection « Écoutez lire »

LE MARIAGE DE PLAISIR, 2017
L'INSOMNIE, 2019

Dans la collection « Albums junior »

LA PHILO EXPLIQUÉE AUX ENFANTS, 2020

Aux Éditions Denoël

HARROUDA, 1973 (Folio n° 1981), avec des illustrations de Baudoin, Bibliothèque
Futuropolis, 1991
LA RÉCLUSION SOLITAIRE, 1976 (Folio n° 5923)

Aux Éditions du Seuil

LA PLUS HAUTE DES SOLITUDES, 1977 (Points-Seuil)
MOHA LE FOU, MOHA LE SAGE, 1978 (Points-Seuil). Prix des Bibliothécaires de France,
Prix Radio-Monte-Carlo, 1979
LA PRIÈRE DE L'ABSENT, 1981 (Points-Seuil)
L'ÉCRIVAIN PUBLIC, 1983 (Points-Seuil)
HOSPITALITÉ FRANÇAISE, 1984, nouvelle édition 1997 (Points-Seuil)
L'ENFANT DE SABLE, 1985 (Points-Seuil)
LA NUIT SACRÉE, 1987 (Points-Seuil). Prix Goncourt
JOUR DE SILENCE À TANGER, 1990 (Points-Seuil)
LES YEUX BAISSÉS, 1991 (Points-Seuil)
LA REMONTÉE DES CENDRES suivi de NON IDENTIFIÉS, édition bilingue, version arabe
de Kadhim Jihad, 1991 (Points-Seuil)
L'ANGE AVEUGLE, 1992 (Points-Seuil)
L'HOMME ROMPU, 1994 (Points-Seuil)
ÉLOGE DE L'AMITIÉ, Arléa, 1994 ; réédition sous le titre ÉLOGE DE L'AMITIÉ, OMBRES
DE LA TRAHISON (Points-Seuil)
POÉSIE COMPLÈTE, 1995
LE PREMIER AMOUR EST TOUJOURS LE DERNIER, 1995 (Points-Seuil)
LA NUIT DE L'ERREUR, 1997 (Points-Seuil)

LE RACISME EXPLIQUÉ À MA FILLE, 1998 ; nouvelle édition 2009 et 2018
L'AUBERGE DES PAUVRES, 1999 (Points-Seuil)
CETTE AVEUGLANTE ABSENCE DE LUMIÈRE, 2001 (Points-Seuil). Prix Impac 2004
L'ISLAM EXPLIQUÉ AUX ENFANTS, 2002
AMOURS SORCIÈRES, 2003 (Points-Seuil)
LE DERNIER AMI, 2004 (Points-Seuil)
LES PIERRES DU TEMPS ET AUTRES POÈMES, 2007 (Points-Seuil)

Chez d'autres éditeurs

LES AMANDIERS SONT MORTS DE LEURS BLESSURES, Maspero, 1976 (Points-Seuil). Prix de l'Amitié franco-arabe, 1976
LA MÉMOIRE FUTURE, Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc, Maspero, 1976
À L'INSU DU SOUVENIR, Maspero, 1980
LA FIANCÉE DE L'EAU suivi de ENTRETIENS AVEC M. SAÏD HAMMADI, OUVRIER ALGÉRIEN, Actes Sud, 1984
ALBERTO GIACOMETTI, Flohic, 1991
LA SOUDURE FRATERNELLE, Arléa, 1994
LES RAISINS DE LA GALÈRE, Fayard, 1996 (Folio n° 5824)
LABYRINTHE DES SENTIMENTS, Stock, 1999 (Points-Seuil)

TAHAR BEN JELLOUN

Ils se sont tant aimés Les amants de Casablanca, 2

« Ma jeunesse m'a trompée. Il va falloir que je m'habitue, pour le temps qu'il me reste, à ne pas penser à l'avenir, à ne plus convoquer le passé, et à vivre le présent... Quelqu'un m'a dit, et c'était un sage, que l'amour est le meilleur des remèdes contre la peur et la douleur. Est-ce que tu m'aimes encore ? »

Installés à Casablanca, Nabile et Lamia se sont aimés, mariés, trahis, puis ils ont divorcé. Des années plus tard, ils se retrouvent. Le temps a passé, charriant avec lui son cortège de désillusions, mais leur lien est resté intact. Sous l'impulsion de Lamia, plus passionnée et libre que jamais, ils vont se réinventer une vie à deux, à rebours de la tradition. Mais le bonheur est une chose fragile...

Ils se sont tant aimés, deuxième volet des *Amants de Casablanca*, explore la puissance d'un premier amour, l'inconstance du désir et les aléas d'un couple à l'épreuve de l'âge, dans un pays partagé entre modernité et forces de la régression.

Romancier, poète et peintre, membre de l'Académie Goncourt, lauréat du prix Goncourt 1987 pour La nuit sacrée, Tahar Ben Jelloun est l'auteur de nombreux romans parus aux Éditions Gallimard.

Cette édition électronique du livre
Ils se sont tant aimés de Tahar Ben Jelloun
a été réalisée le 13 février 2025
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073068705 – Numéro d'édition : 631817).

Code produit : Q06630 – ISBN : 9782073068736.

Numéro d'édition : 631820.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).